

**Alejandra
Pizarnik**

JOURNAL

**DERNIERS CAHIERS
1964-1972**



TRADUCTION
CLÉMENT BONDU

Ypsilon.éditeur

« J'ai toujours voulu vivre dans un tableau, être un objet à regarder. Mais parfois je veux vivre dans l'œil qui regarde ce tableau dans lequel je me trouve. [...]

Dans le cri d'une créature humaine qui trouve sa vraie voix dans sa "nuit obscure de l'âme".

Dans le gant perdu qui gît sur le barreau d'une fenêtre.

À l'intérieur d'une noix.

Dans les pensées nostalgiques de quelqu'un debout sur le quai qui regarde un bateau partir.

Dans les pensées exaspérées de quelqu'un qui pense, furieux, qu'il a gâché le "sexe dont il a reçu le don".

Dans l'oreille d'un musicien, dans la main d'un sculpteur, dans le rêve d'un poète, dans les pieds d'un danseur, dans le regard intérieur d'un peintre.

Dans une bague qui, à une certaine époque, contenait du poison.

Dans le nombril d'un roi.

À l'intérieur d'une fraise.

Dans la belle et sinistre maison, dessinée dans un livre pour enfants, que regarde la petite fille que j'ai été. »

**Alejandra
Pizarnik** **JOURNAL** ● ● ●

L'arme du poète, c'est la folie.
L'arme du poète, c'est l'alarme.
Signal d'alarme.

**DERNIERS
CAHIERS
1964-1972**

TRADUCTION

**CLÉMENT
BONDU**

ypsilonediteur.com

JOURNAL

DERNIERS CAHIERS

1964 - 1972



© Fabián de Nesis.

© *ypifilon*.éditeur, Paris, 2026 pour la traduction française et la présente édition.

Alejandra Pizarnik

JOURNAL

DERNIERS CAHIERS

1964-1972



Traduction & postface

Clément Bondu

YPSILON ÉDITEUR

CAHIER 16

Juillet 1964 – mars 1968

Tout mot ou toute expression en italique suivi d'un astérisque est en français dans le texte.

Tout mot illisible est représenté par le signe ———; toute phrase incomplète est représentée par le signe—————.

Toutes les notes sont rassemblées en fin de volume.

Buenos Aires 1964

Lundi 6 juillet

La psychanalyse revient comme une idée salvatrice. Tout ça à cause du silence de M. L.

Je dois noter *l'emploi du temps** dans son aspect le plus immédiat, le plus utilitaire. J'espère qu'aucune image poétique n'apparaîtra dans ce cahier, mais simplement le travail, l'accomplissement de chaque jour.

Me limiter à un seul livre. Ou deux, s'ils sont très différents. Écrire un seul texte, le finir, et en commencer un autre.

Aujourd'hui : j'ai corrigé la petite chanson, lu Carlos Castro Saavedra, quelques pages de Garcilaso¹.

Je suis tentée d'écrire un essai sur le silence. (Saint Jean de la Croix et Rimbaud.)

L'idée de E. : faire une psychanalyse pour « être plus productif ». C'est idiot mais je comprends.

Si j'arrive à travailler tous les jours, je n'ai pas besoin de faire une psychanalyse. Pas sûr. Mais quand j'étais en analyse, je ne faisais rien. Faire quoi ? Je ne sais pas mais, contre cette perpétuelle sensation d'inutilité, je ne vois pas d'autre solution que le travail. De toute façon, j'aimerais en finir avec ma vie le plus vite possible. Recopier mes notes littéraires dans le grand cahier.

Mercredi 8 juillet

Euphorie devant les tableaux d'Enrique Molina². La peinture surréaliste me rend joyeuse plus que tout au monde. Elle me rend joyeuse et m'apaise.

Hier, j'ai lu *Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Son esprit, son humour délicieux. Malgré ça, j'avais l'impression de lire un livre

d'une époque très lointaine. Important, cette chose-là de « l'esprit sans entraves... ». Mais ça ne concerne pas seulement la femme. Le ressentiment, selon Virginia Woolf, empêche d'atteindre au chef-d'œuvre. Oui et non. D'ailleurs, protester, ou dénoncer, n'est pas quelque chose qu'on peut tenir continuellement. Mais Virginia Woolf veut parler de ce que Cristina Campo³ appelle « l'attention » et moi « l'isolement ».

Héctor Alvarez Murena⁴ d'accord avec moi quant au manque de traditions et à la solitude terrible qu'implique le fait de n'avoir de racines nulle part.

Vendredi 10 juillet

Je prolonge ma prison, jour après jour je prolonge mon autocondamnation. Si je m'enferme, c'est pour travailler. Alors, il faut le faire. Efforts avec le livre de Carlos Castro Saavedra. Si je continue comme ça, je mettrai des mois à le finir, avec les conséquences funestes qui en découleront. En revanche, si je fais ça vite et bien, G. A. pourra, peut-être, faire quelque chose pour moi, me publier plus souvent, par exemple.

Mardi 21

J'ai rêvé de M. L. J'étais enceinte et elle me consolait. Je pleurais comme un nouveau-né. Au réveil, j'ai pensé que d'une certaine façon j'étais morte le 28 septembre de l'année passée⁵. Ce jour-là, je me suis représenté ma naissance pour l'annuler. J'ai aussi pensé au mal que M. L. m'a fait. Mais qui ne m'a pas fait de mal ? J'aimerais finir aujourd'hui l'article sur Carlos Castro Saavedra.

Il me reste très peu de temps à vivre. Je n'attends rien, si ce n'est : moins souffrir, retrouver un peu d'indifférence. Rapports étranges avec Cristina Campo. Pas étranges non, simplement une énième réitération. J'attends d'elle qu'elle ne m'écrive pas, pour pouvoir souffrir de son silence. Ou plutôt : pour qu'elle sache que je souffre de son silence. Ces derniers jours, j'ai pensé : je suis seule mais je suis libre. Puis j'ai oublié de continuer à essayer de me consoler avec cette idée reçue.

Rien de mieux que la résignation, l'acceptation. Mais je vais très mal. Je ne sais pas comment me reposer. Tout provoque en moi une sensation d'effroi. Et quand ce n'est pas de l'effroi, c'est du rejet. Tout me rejette. Je n'ai pas envie d'être en vie et je n'ai pas envie de me suicider. Cela fait peu de temps que la mort est en moi. Elle me remplit d'horreur. Avant, non, avant j'étais pleine de candeur. C'était quand, avant ? Avant le retour à Buenos Aires. La découverte la plus sinistre que j'ai faite, c'est que je parviens à souffrir même pour des raisons dérisoires. À Paris, ce n'était pas comme ça. Comparée à ici, ma manière de vivre, à Paris, était magnifique. Et moi qui la traitais de tous les noms de l'enfer. Chose curieuse : tout peut être pire. En peu de temps, tout peut finir par être pire.

Quel besoin ai-je de savoir faire des rimes comme Pound ? Pourquoi donc la paralytique voudrait-elle danser ? Avant toute chose : marcher. Ce qui revient à : parler. (À qui ?) Mais non. Avant toute chose, le vers d'Artaud : *Il fallait d'abord avoir envie de vivre**.

Jedi 23

J'ai envoyé l'article à Carlos Castro Saavedra. Lettre à Francisco Valle — à Mandiargues⁶.

J'ai lu le *Songe de l'Enfer*⁷. L'humeur méchante de Quevedo, son manque de pitié. On ne sent à aucun moment que les péchés le font souffrir. Ce qui a l'air de le faire souffrir, c'est la question de l'immortalité de l'âme.

J'ai pensé à la psychanalyse. Je me suis sentie impatiente de parler à un analyste et de commencer. Puis, après les exercices de relaxation, j'ai oublié.

Samedi 25

Travailler à mon journal. *L'Heure de tous* de Quevedo⁸.

Dimanche 26

L'Heure de tous. Après les premières péripéties, ça devient pénible, ce qu'il y a de mieux étant les métamorphoses et les combinaisons

étranges d'éléments hétérogènes faisant penser aux tableaux de Bosch. Mais après ça, Quevedo perd la faculté de ces visions de cauchemar, et l'heure venue, il ne se passe rien d'autre que ce qui est censé se passer selon le sens commun le plus strict. Après les sept ou huit premières pages, tout suit, simplement, un mouvement de balancier. Un changement. Un simple rétablissement de la justice. Lettres à Chichita⁹, M. J. et Octavio¹⁰. Dans toutes ces lettres, je m'excuse de ne pas réussir à écrire, de n'avoir rien à dire, dans toutes ces lettres, avec de l'esprit et de l'humour, je m'excuse de ma tristesse.

Le bonheur d'écrire beaucoup, sans se retenir, sans penser à la bonne ou mauvaise qualité littéraire. Je suis convaincue que ce que j'écris spontanément est très mauvais. Essayer de continuer *uniquement* Quevedo. Et mon *journal*.

Lundi 27

Lettres à M. J., Chichita et Octavio.

Éluard : « *Notre vie* », « *Le cinquième poème visible** »¹¹.

Mardi 28

Victoria Ocampo a refusé de publier mon livre¹². Je vois ça comme une punition pour mon désordre. Tout va mal à cause de ma dispersion. Et aussi à cause de mon ambition, que je frustre par ma dispersion.

Besoin de prendre des notes sur les livres que je lis. C'est la seule façon de me forcer à suivre le sens. *L'Heure de tous*.

Envoyer « Noms et silences » à Joaquín Mortiz¹³ et au Fondo de los Artes.

Vendredi 31

J'ai réécrit trois pages du journal de 1962. Difficultés avec les verbes et avec la structure des phrases quand je parle de choses concrètes.

Par exemple : je ne savais pas comment dire que, petite, j'allais me promener dans les rues.

*Peter Ibbetson*¹⁴. Je ne serai pas assez idiote pour tomber amoureuse de lui. En plus, j'ai peur d'être lui.

J'ai lu le *Lugones* de Borges¹⁵.

Borges ne se demande pas pourquoi Lugones crée des « objets » littéraires inertes. Mais il insiste beaucoup sur la solitude de Lugones. Cette solitude est propice à l'éclosion « d'objets » littéraires. Borges compare Lugones à Mallarmé, mais il oublie un détail : les « objets » de Mallarmé sont beaux, ceux de Lugones ne le sont pas ; et même, ils sont laids.

Lundi 3 août

Articles sur l'amour (chez Delmira, Alfonsina et Gabriela, et chez Cernuda)¹⁶ — Amour et attente — Épigraphe Albert Béguin¹⁷. (Baudelaire.)

Envie douloureuse d'écrire sur quelque chose ou quelqu'un qui ne soit pas moi et n'ait pas de rapport avec moi, envie d'embrasser ce qui est au-dehors, regarder et décrire, même en déformant (oui, il en sera toujours ainsi). Aujourd'hui, j'ai eu plusieurs fois l'impulsion d'écrire sur la nuit de samedi. Pourquoi ? O. et S. sont venues et nous avons bu jusqu'à être ivres. J'ai parlé toute seule. J'ai chanté toute seule. Mais non. O. et S. étaient les yeux dont j'aurais voulu me servir, car c'étaient des yeux qui regardaient, qui me regardaient moi. Il faut choisir : ou Breton ou *Nadja*, ou *Madame Bovary* ou Flaubert*, ou *Don Quichotte* ou Cervantès. J'exagère. Kafka est lui-même, et pas K. Non, il n'est pas K.

*Grand mensonge, d'une certaine valeur rhétorique, que son « *Madame Bovary, c'est moi* »*. J'ai beau vouloir me passer de l'aide de Freud dans mes lectures (même si Freud était bien plus poète que moi, que toi, que lui, et que Jung, soit dit en passant), je dis, moi, que la phrase de Flaubert me raconte surtout qu'il aurait aimé porter des robes ou des jupes (sa valeur — ou non — c'est d'être à son insu un aveu d'homosexualité, pas dans le style de Gide, mais plutôt de Coleridge, c'est pourquoi : à son insu). [Note d'Alejandra Pizarnik]

Mardi 4 août

Ma lecture de Quevedo se passe mal. Quevedo m'est profondément antipathique, tout comme son roi et son pays. Curieuse défense des Noirs dans *L'Heure de tous*. Mais, même quand il défend, c'est pour attaquer. Sa défense est une excuse. Chose curieuse : la haine de Lautréamont, ou celle de Michaux, ne me dérange pas. Mais celle de Quevedo me dégoûte. Je devrais connaître un peu mieux l'histoire d'Espagne (et celle d'Argentine).

Lundi 10

Lettres à Cristina Campo et à Guillermo Sucre¹⁸.

J'ai commencé à relire Lautréamont pour l'article. *Marco Bruto* de Quevedo¹⁹. Merveille de concision et de brièveté, mais ce qui est dit est banal. Il faudrait que je lise des choses sur le baroque au XVII^e siècle en Espagne.

11 août

Livre en prose. J'ai besoin de m'enfermer deux semaines, et de m'y consacrer exclusivement. Mais avant ça : l'entretien avec Borges²⁰, l'article sur Lautréamont.

Lettres à Julio et Octavio²¹.

18 août

Veillée funèbre de Leonor²². O. et S. Rendu visite à Silvina Ocampo²³.

20 août

Lettres à Sucre et Vilar²⁴.

J'ai honte maintenant de cette tromperie effroyable : 1) Je n'ai aucune envie de chercher Dieu. Pourquoi : ça ne m'intéresse pas. Pas plus que la politique, le poisson bouilli, la gymnastique, l'Orient, la magie, l'occultisme, etc., etc. 2) Professer — et par-dessus tout pratiquer — une religion, ça ne m'intéresse pas. Elles sont toutes cruelles. Penser aux guerres de Religion. Le Christ juif m'attire, mais je crois que c'est à cause de ses yeux bleus et de sa bonté. (Oh âme esclave.)